

I

La petite Julie

LA RUE SINUEUSE QUI, des berges de la rivière, monte à la gare en traversant le village est déserte cette fin d'après-midi. Jenny est seule sur le chemin balayé par le vent qui soulève la poussière et l'aveugle, elle n'a pas rencontré âme qui vive depuis la maison familiale blottie au cœur des usines de faux de l'Alliance, dans le méandre du cours d'eau. Le vent ! son seul et unique compagnon de route, tour à tour allié précieux qui la pousse dans le dos, et redoutable ennemi qui ralentit ses pas et l'essouffle au gré de ses fantasques rafales. Il mérite bien le nom local dont l'ont affublé, en raison de sa direction plutôt erratique et imprévisible, les anciens

LE CHANT DES MARTINETS

de Pont-Salomon, un brin moqueurs : « la traverse bâtarde », un vent venu de nulle part.

La jeune adolescente presse le pas, elle n'arrive qu'à l'église, il lui reste encore cinq bonnes minutes de marche. Elle est en retard ce soir, pour prendre son travail au guichet de la station. La demie de 5 heures a sonné depuis quelque temps déjà au clocher, portée jusqu'à l'Alliance par les bourrasques qui s'engouffrent dans la vallée. Mais elle a une excuse, cette soirée est exceptionnelle dans le petit logement familial de deux pièces : une naissance est attendue, Jenny va avoir un petit frère ou une petite sœur. Alors elle s'est attardée auprès de Claudine, sa maman, pour régler les derniers préparatifs avec sa belle-sœur et la sage-femme.

Jenny aperçoit maintenant la barrière métallique du pont qui enjambe la voie ferrée. Bientôt la fin de l'interminable montée, balisée sur les bas-côtés par les poteaux en bois de la ligne électrique secouée et martyrisée par les rafales. La gare n'est plus très loin.

Dans l'étroit couloir qui mène à la salle des guichets, Jenny s'est arrêtée avant d'en pousser la porte. Avec précaution elle ôte le fichu qu'elle avait serré fort autour de sa tête, pour protéger le beau chignon qui ramasse ses longs cheveux blonds. Elle en a passé du temps devant la glace à le faire, le défaire, l'améliorer sans cesse. De la poche de sa longue robe elle tire un petit miroir, les ultimes

La petite Julie

détails de coquetterie à arranger, ce soir elle veut être la plus belle car elle a rendez-vous. Oh, un rendez-vous bien furtif, plutôt un banal échange d'un vulgaire ticket de train et d'un laconique mot de politesse, mais pour rien au monde elle ne voudrait le manquer, pas même en ce vendredi exceptionnel d'une naissance imminente. Le chef de gare aurait bien évidemment accepté l'excuse, mais elle n'en a pas parlé. Le nouveau-né, elle aura tout le loisir et le plaisir de l'admirer dans le berceau ; lui, « son » beau militaire en retraite, elle n'aura que quelques secondes pour l'apercevoir près de la barrière, à la descente du train qui le ramène de Saint-Étienne. Six mois qu'elle attend, depuis la fin septembre et le dernier voyage retour. Cette année, elle a de la chance, elle le revoit plus tôt, dès le début avril car Pâques 1914 est précoce, le 12 du mois. Le capitaine ne saurait déroger à une habitude bien ancrée : le vendredi des Rameaux, synonyme de l'arrivée des premiers beaux jours, il vient passer la fin de semaine dans le petit meublé qu'il loue au Rossignol, un quartier champêtre du village.

« Bonsoir. »

Le chef de gare s'est retourné, il n'a pas répondu, mais un regard appuyé et ostensible sur sa montre vaut toute parole. Jenny, un peu honteuse et bien gênée, ne s'attarde pas pour s'installer sur la haute chaise derrière le second guichet, à côté de Mlle Anaïs qui n'a même pas daigné lever les

LE CHANT DES MARTINETS

yeux, trop occupée à compter et recompter scrupuleusement les petites pièces qui composent son fonds de caisse. Une erreur dans le bilan en fin de soirée, et c'est elle qui doit sur ses propres deniers compenser la différence. Alors pas question de courir le moindre risque !

Les premiers voyageurs se pressent déjà dans la salle des billets. Ces familles qui, pour la fin de semaine, remontent sur le plateau granitique du Velay rejoindre la ferme familiale qu'elles ont été contraintes de quitter pour gagner salaire assuré et vivre mieux, Jenny les connaît toutes. Les maris travaillent dans les ateliers de faux, comme son père, Guillaume, son frère aîné, Louis-Frédéric, et avant eux son grand-père, Frantz, venu du lointain Tyrol gagner sa vie sur les rives de la Semène. Elle aussi est employée, les matins, dans les bureaux de l'usine. Tout le village vit de la faux. La longue procession qui déambule derrière son guichet fait défiler le temps qui passe plus vite. 18 h 29 à l'horloge de la salle, la sonnerie retentit. Le train de 18 h 30 en provenance de Firminy, la dernière gare du département voisin de la Loire, est annoncé. L'excitation est à son comble dans la salle d'attente mitoyenne que Jenny aperçoit par la porte grande ouverte. Dans un bel ensemble synchronisé parfaitement rodé, les

La petite Julie

voyageurs se sont levés, délivrés enfin d'une trop longue attente sur les inconfortables banquettes en bois alignées le long des murs délavés. La pièce est une vraie ruche désordonnée, tous se ruent vers la porte de sortie qui ouvre sur les rails, anxieux de rater le convoi qui n'est même pas encore en vue. Une pagaille monstre où les cris de ralliement des pères de famille, qui tentent de regrouper femmes et bambins en pleurs, font écho aux vociférations de grands gaillards agacés, encombrés, eux, de colis solidement ficelés qui protègent quelques outils agricoles de la Fabrique qu'ils montent pour des cousins ou des voisins restés dans les fermes du haut pays. Même le chef de gare a renoncé à canaliser cette foule en furie qui, au mépris des plus élémentaires règles de sécurité, submerge bien vite le quai jusqu'à frôler les rails. Pourtant il y aura forcément de la place dans les wagons, même en cette fin de semaine qui voit les ouvriers des grandes cités de la vallée industrielle rejoindre des parents restés dans leurs villages natals. C'est pour ces soirs de grande affluence et d'importante transhumance que Jenny est appelée en renfort à la gare. Elle aussi, en ce moment de folle agitation, est excitée, mais pour une tout autre raison. Elle s'est précipitée à son tour sur le quai pour s'installer devant la petite barrière en bois qui délimite le périmètre de la gare, poste de contrôle incontournable des billets pour les voyageurs qui descendent à la station.

LE CHANT DES MARTINETS

La locomotive s'extirpe du tunnel creusé sous le village, crachant fumée et escarbilles. Le panache blanc monte droit dans le ciel, enfin libéré de la voûte de l'ouvrage. Jenny peut apercevoir maintenant le mécanicien debout à l'arrière de l'imposante machine à vapeur, les lunettes protectrices relevées sur la casquette difforme aussi noire que le charbon du tender. Mais elle n'a d'yeux que pour le wagon de tête accroché à la motrice, celui de la première classe isolé du reste du convoi par le wagon de marchandises. Tous les jours de la semaine il est vide, mais ce soir, il est occupé par un passager qu'elle attend fébrilement. Trois coups de sifflet stridents avertissent les voyageurs agglutinés sur le quai de s'éloigner des voies, une aide appréciée par le chef de gare toujours aussi impuissant devant l'inconscience de certains, et pas forcément de gamins attirés par le mythique train. Le convoi s'immobilise dans un vacarme de freins serrés et de vapeur expulsée par tous les pores de la machine. Les premiers voyageurs pressés contournent déjà le wagon de queue pour enjamber à la hâte les rails, et se précipiter vers Jenny qui les attend avec le sourire.

« Vos billets, monsieur. »

Car c'est le père de famille qui centralise les précieux cartons qu'on ne saurait égarer. Tous

La petite Julie

s'exécutent poliment et de bonne grâce, point de requilleur à envoyer au bureau pour une amende dressée par Mlle Anaïs, l'employée titulaire, une maîtresse femme qui a tôt fait de décourager et de confondre les plus rusés. Cette petite avant-garde s'est vite tarie, Jenny doit maintenant attendre le départ du train pour contrôler la suite plus posée de la procession qui, elle, traversera prudemment sur les cales en bois coincées entre les rails. Appuyée sur la barrière, elle regarde, amusée, l'agitation à l'intérieur des wagons bondés : les enfants qui jouent des coudes pour décrocher la place près de la vitre afin de mieux voir le paysage, au risque de recevoir quelques escarbilles trop folâtres, les hommes déployant leurs grands bras pour ranger, avec difficulté, les bagages dans les filets déjà encombrés au-dessus des banquettes. Un vrai spectacle, et encore il lui manque le son.

Le monstre a lancé ses pistons, les roues patinent sur les rails, la haute cheminée gronde et crache, le convoi s'ébranle avec un ultime coup de sifflet pour un dernier adieu. Le flot de voyageurs s'avance. Jenny les connaît aussi, ces familles qui viennent passer la fin de semaine chez des parents, dans le village de la faux. Fils, petits-fils d'étireurs, de platineurs et autres finisseurs de lames, ils ont préféré s'embaucher dans les grandes usines métallurgiques de la vallée de l'Ondaine et de Saint-Étienne pour gagner meilleur salaire, dans des conditions de travail moins spartiates.

LE CHANT DES MARTINETS

« Jenny, on a perdu nos billets ! »

Elle l'attendait, cet aveu récurrent et angoissé lancé par Florent et Simon, ses propres classards de 17 ans qui, internes dans un lycée stéphanois, rentrent en fin de semaine. Fils de comptables de l'usine, ils peuvent, eux, poursuivre leurs études.

« Cherchez bien au fond de vos poches, sinon vous ne passez pas. »

Et le miracle se reproduit, immuable.

« Ça y est, on les a trouvés. Mais il faut que tu nous fasses une bise. »

Et de bonne grâce Jenny se prête à cette injonction amicale. Il est vrai qu'elle est jolie et désirable, Jenny, avec ses yeux clairs qui illuminent son doux visage au charme slave. Toujours souriante Jenny... et pourtant ! Elle aurait le droit, et ils le lui pardonneraient volontiers, de ne pas goûter ce jeu rituel face à l'injustice que lui impose la vie, sans doute jalouse de sa beauté. Elle a un terrible secret, Jenny, beaucoup le connaissent, mais pour rien au monde ils ne le trahiraient car ils l'aiment trop « la belle Autrichienne ».

Le voilà ! Toujours le dernier à traverser lentement les voies, devisant avec le chef de gare qui, sécurité oblige, doit fermer la marche. Toujours aussi élégant dans son complet gris anthracite de très bonne coupe. Quelle prestance, quel bel homme ! Les années n'ont pas de prise sur lui : grand, svelte,

La petite Julie

la démarche fière et hautaine, il dégage une impression de force, mais pas une force brutale, une force protectrice. On doit être bien dans ses bras. Un dernier signe amical à l'employé du P.L.M., il s'avance vers la barrière, son billet à la main. Jenny a bien du mal à contrôler son trouble, sa vue se brouille, elle distingue une silhouette brusquement et malheureusement floue.

« Bonsoir, mademoiselle. »

Il a ôté son chapeau haut-de-forme pour la saluer, déjà il s'éloigne dans la plus grande indifférence sur la route nationale qui longe la gare pour rejoindre son petit logement à l'entrée du village. Quelques secondes trop brèves d'intense bonheur secret.

Il pourrait être son père, elle le sait, mais elle se force à chasser cette idée pour voir un autre homme dans ce capitaine d'infanterie en retraite. Dans la plus totale discrétion, comme toute jeune fille en proie aux premiers émois amoureux dont on a un peu honte, elle a mené patiemment son enquête pour le connaître, et rêver au plus près de la réalité en l'appelant par son prénom, David, M. David par respect. Il a 56 ans en cette année 1914, quarante ans de plus qu'elle, mais ce n'est pas cela qu'elle veut retenir. Veuf, il a perdu sa jeune femme décédée

LE CHANT DES MARTINETS

deux mois après lui avoir donné son unique fils, dont il a assuré seul l'éducation dans les meilleurs lycées et écoles des villes-garnisons. Williams – bon sang ne saurait mentir – a épousé la même carrière que son père, mais lui a choisi la marine, loin, fort loin, dans un port quelque part en Afrique. Ils ne se voient plus souvent, surtout depuis que le capitaine a fini sa carrière au 38^e régiment d'infanterie à Saint-Étienne. Il y habite, paraît-il, un appartement somptueux qui domine la place Marengo, la place préférée des Stéphanois avec ses bassins, ses jets d'eau, ses cygnes et, couronnant l'ensemble, la statue gracile de la nymphe Daphné. Jenny la connaît déjà sans jamais l'avoir vue. Il est donc bien seul. Alors ? Cet amoureux de la nature, peintre à ses heures, il n'est pas rare de le voir déambuler dans les rues du village, son chevalet sur l'épaule, à la recherche du meilleur site pour croquer un tableau. Toujours solitaire. Alors ? Elle sait aussi par ses parents, avides des potins du village plus croustillants que les nouvelles de journaux inaccessibles, qu'une jeune veuve « lui tournerait après » comme l'on dit ici pour traduire en termes moins romantiques la cour d'une personne amoureuse. Jenny la connaît bien, qui ne connaît pas dans le village « la blanchisseuse » qui, par tous les temps, propose ses bras et son inséparable lessiveuse pour laver draps et autres linges de ses voisines débordées, ou simplement attendries. Quelques maigres sous gagnés pour aider à

La petite Julie

nourrir deux bambins, orphelins trop tôt d'un père aiguiser à l'usine, tué accidentellement, voilà bientôt un an, par l'explosion d'une meule. L'accident imparable aussi redouté par les hommes de la faux que le grisou par les mineurs de fond. Jenny avait été très touchée et longtemps marquée par cette tragédie, même si, dans ce village humide et encaissé, la mort frappe plus souvent qu'à son tour, n'épargnant ni les nouveau-nés, ni les jeunes enfants trop vite poitrinaires. Jenny comprend parfaitement son désir tout à fait légitime, et fort usité dans le village, de refaire très rapidement sa vie. Et une retraite de capitaine améliorerait bien l'ordinaire ! Mais elle ne peut lui pardonner : grande et belle veuve au port altier, elle pourrait trouver un autre homme, mais pas lui, elle n'en a pas le droit, il est déjà à elle dans sa tête et dans son cœur.

« C'est parfait, Jenny, ça tombe juste. Point d'erreur, comme d'habitude. Tu peux partir. À dimanche soir. »